Document generated on 05/08/2024 5:17 p.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Rufus Wainwright : en attendant la suite

Release the Stars, de Rufus Wainwright. Gefen, Album Length Company Disc, 2007

Bertrand Priouzeau

Number 217, November–December 2007

La chanson, sa critique

URI: https://id.erudit.org/iderudit/10294ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Priouzeau, B. (2007). Rufus Wainwright : en attendant la suite / *Release the Stars*, de Rufus Wainwright. Gefen, Album Length Company Disc, 2007. *Spirale*, (217), 38–38.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Rufus Wainwright : en attendant la suite

RELEASE THE STARS de Rufus Wainwright
Gefen, Album Length Company Disc, 2007.

par BERTRAND PRIOUZEAU

« *Do I disappoint you?* » : c'est la question que nous pose Rufus Wainwright dès le début du morceau qui ouvre son dernier album, *Release the Stars*. On serait malheureusement tenté de lui répondre par l'affirmative. Si les liens évidents entre ses deux disques précédents, *Want One* et *Want Two*, étaient annoncés par le titre, *Release the Stars* aurait pu s'appeler *Re-use the Stars*. Après la première écoute se dégage l'impression d'avoir entendu une sorte de synthèse des *Want*, en particulier pour l'écriture des chansons, la production étant assurée pour la première fois par Rufus Wainwright lui-même et oscillant entre celle de *Poses* (un peu) et des *Want* (beaucoup). Bien sûr, l'album se laisse agréablement écouter, parce que le talent est toujours là, à l'écriture comme à l'interprétation. Ceci suffira largement pour séduire de nouveaux auditeurs. Mais si on suit l'artiste depuis ses débuts, on est tenté de dire que son talent perd ici une occasion de se renouveler.

Ainsi, le morceau d'ouverture, « Do I Disappoint You », reprend la formule d'« Oh What a World » qui ouvrait *Want One* : une sorte de boucle ravélienne qui rappelle le *Boléro*, tant par son rythme marché-dansé que par l'épaississement progressif de la masse sonore et des dissonances qui se conclut, à grand renfort de cuivres, en apothéose vocale. Intéressant, mais déjà entendu chez Wainwright. À l'inverse, l'originalité du titre suivant, « Going to a Town », réside dans le fait qu'il se distingue de ce à quoi l'auditeur est accoutumé. Il s'agit d'une chanson au piano qui s'apparente à ce que fait habituellement Wainwright à la guitare : une chanson pop calibrée et efficace. À la nuance près qu'au lieu d'une chanson enlevée on est en présence d'un titre mélancolique, dans la droite ligne d'un « Let It Be », d'une chanson d'Elton John du début des années 1970, ou plus encore, d'un succès de Billy Joel. Il s'agit donc d'une chanson qui fonctionne immédiatement, à la mélodie parfaitement évidente, avec une production qui trouve le juste équilibre entre intimité et ampleur. Ces avantages ont leurs inconvénients : on s'y habitue vite. On se dit alors que Wainwright a peut-être opté pour la simplicité actuellement en vogue dans la pop. Mais quand commence « Tiergarten », on retrouve un élément qui apparaît ponctuellement chez Rufus Wainwright et qui cette fois est visiblement revendiqué : le kitsch. Il suffit pour s'en assurer de jeter un œil sur le livret du disque, où Wainwright apparaît en tenue bavaroise et où l'on trouve une photo d'une vitrine allemande présentant des nains de jardins devant leur maisonnette. Deux références explicites au kitsch. Dans « Tiergarten », dont le titre provient du nom d'un parc berlinois, ce sont les arrangements qui sont kitsch, mais les qualités de Wainwright l'empêchent de plonger dans le kitsch total, rendant la chanson finalement assez anecdotique. La référence à Berlin permet en tout cas de supposer que la ville pour laquelle il dit partir dans la chanson précédente est peut-être la capitale allemande. Quoi qu'il en soit, ce kitsch prouve que Wainwright n'a pas perdu le sens de l'autodérision dont il fait preuve lors de ses concerts avec ses commentaires ou ses chorégraphies comico-extravagantes.

Entre auto-citations et hommages

S'il y a un point commun entre les trois premiers morceaux de *Release the Stars*, c'est donc le recours à des recettes, ou plus exactement à une association de recettes personnelles éprouvées et d'autres empruntées à différents styles. Presque tout l'album est basé sur ce principe, clairement assumé. Par exemple, « Between My Legs » commence comme une chanson pop légère à la guitare, avec une sonorité acide et *bluesy* qui rappelle l'écriture de Syd Barrett, avant de basculer, dans le dernier tiers, vers un son de plus en plus orchestral qui conclut la chanson sur une citation note pour note du thème de la comédie musicale *Le Fantôme de l'Opéra* d'Andrew Lloyd Webber. Ensuite on retrouve l'autoréférence : « Rules and Regulation » et « Slideshow » rappellent respectivement « Movies of Myself » et « Go or Go Ahead », sur *Want One*. « Not Ready to Love » et « Tulsa » reprennent des aspects de « Gay Messiah » (les accords de septième majeure à la guitare et le rythme très étiré) et de « The Art Teacher » (les accords alternés au piano dans la même tonalité et sur le même motif rythmique), sur *Want Two*. Plus loin, avec « Leaving for Paris N° 2 », Rufus Wainwright joue avec l'autoréférence en ajoutant un « numéro deux » à un titre inédit qu'on pouvait trouver en prime dans l'édition française de *Want One*. Cette chanson repose d'ailleurs sur une écriture au piano qui n'est pas sans rappeler Maurice Ravel ou Erik Satie, clin d'œil au Paris du titre. C'est d'ailleurs, avec « Nobody's Off the Hook », un des titres les plus intéressants et mystérieux de l'album. Ce côté très acoustique, en apesanteur, rappelle presque le premier album, *Rufus Wainwright*, et met réellement en valeur le talent mélodique et vocal de l'artiste. Ceci ne fait que renforcer l'envie d'entendre un album entièrement arrangé pour piano ou guitare avec pour seul accompagnement un quatuor à cordes (ce qui serait peut-être un suicide commercial étant donné le contexte musical actuel — mais après tout, Wainwright n'est-il pas en train d'écrire un opéra?) L'avant-dernier titre, « Sanssouci », renoue avec les quelques arrangements kitsch de « Tiergarten » et sonne comme une sucrerie qui serait vite oubliée sans la ligne mélodique imparable qui conclut son refrain en jouant à monter et à redescendre interminablement. Enfin, « Release the Stars » enchaîne sur un rythme ternaire de bastringue qui nous rappelle « 14th Street » et sa débauche de chœurs et de cuivres. Mais étonnamment, la chanson, et donc l'album, se termine sur un accord particulièrement mélancolique, digne d'un polar pluvieux des années 1950. Dans ce morceau qui donne son titre à l'album, Wainwright conseille à une gloire passée d'Hollywood d'opter pour la générosité et de ne pas se complaire dans les souvenirs d'un passé glorieux.

Sa générosité, Rufus Wainwright en donne la preuve à chacun de ses concerts et par la profusion et la diversité de ses œuvres. Quant à ne pas se complaire dans les succès du passé, *Release the Stars*, par la façon dont il réutilise la formule de chansons précédentes ou des références revendiquées, est peut-être la conclusion d'une période. On n'y trouve aucune influence liée au travail fait sur le spectacle de Judy Garland ni à l'opéra en cours d'écriture. Mais alors, si Rufus Wainwright tient tant à séparer les projets, *Release the Stars* pourrait tout autant être une matrice des futurs albums, immédiatement identifiables et distincts des projets parallèles. L'industrie musicale actuelle encourage cet aspect cloisonné de la production : un album pour un public ciblé. Le talent de Rufus Wainwright mérite mieux que cela, il mérite qu'on le laisse aussi s'exprimer dans toute sa profondeur et sa diversité sur un même album.